

LE SAINT-LAURENT

Dédié à Phon. L. Beaubien, ministre de l'Agriculture, Québec

Si je laisse emporter par la brise du soir
Ma nacelle au courant de tes eaux vagabondes,
O mon beau Saint-Laurent ! je crois apercevoir
Le reflet de Dieu même en tes masses profondes.

Aux cimes des grands monts égarés dans les cieux
Tu prends ton origine, et portes aux vallées
La vie avec les fleurs, les parfums délicieux,
Ce gage d'espérance aux âmes désolées !

Calme et majestueux en ton cours agrandi,
Dans l'autre immensité tu t'écoules limpide :
Tu vas, roulant toujours ton doux flot engourdi,
Berçant le frêle esquif ou le vaisseau rapide.

Tu dérobes ta source aux sombres profondeurs
Du ciel ; dans l'Océan tu perds ta nappe blanche,
De l'Amour éternel rappelant les grandeurs,
Le souvenir des biens que sur nous il épanche.

Au vent de la fureur ton sein tout palpitant
De sinistres éclats fait retentir la grève ;
De tes vagues j'entends les assauts crépitants...
Ta bonté disparaît, ta douceur n'est qu'un rêve !

Aux chants ont succédé les cris de désespoir.
Tout se tord ou se rompt sous ton effort sauvage !
Qui te rend si puissant, et d'où vient ton pouvoir ?
Du courroux éternel n'est-ce point là l'image ?

Ermin Picard

L'ART GOTHIQUE ET LE CHRISTIANISME

(Suite et fin)



AMAI deux ou trois étages ioniques ou corinthiens, superposés pour supporter un plafond ou une voûte plein cintre, n'atteindront le grandiose de ces nefs d'Amiens, de St-Ouen, de Cologne, dont la voûte ogivale repose sur des fûts d'un module capricieux, s'élevant audacieusement d'un seul jet depuis le pavé de la nef. Jamais l'archivolte, avec son arc doubleau, encore moins la froide architrave, ne seront favorables à la perspective autant que l'arc aigu, s'amortissant diagonalement par une suite d'arcs semblables ; jamais le pied droit carrément planté de l'arcade ordinaire, fût-il flanqué sur toutes ses faces de pilastres et de colonnes enrichies de connelures, n'égale la grâce de ces piliers détaillés en faisceaux et s'alignant par l'angle. C'est par l'allongement des formes dû à l'emploi de l'ogive, par la suspension des grandes surfaces parallèles et des entablements à chaque étage superposé, que l'architecture gothique a obtenu des illusions de perspective qui ont prêté à ses vastes églises une apparence encore plus vaste... C'est en découpant toutes les formes architecturales, de manière à arrêter partout quelques parcelles d'une lumière douteuse sans lui laisser former masse nulle part, qu'elle a donné à son œuvre une légèreté toute aérienne, qu'elle l'a rendue mystérieuse et emblématique, qu'elle a rempli ses intérieurs d'une atmosphère chatoyante et fantastique, aussi propre à agir sur l'imagination qu'à déconcerter l'œil le plus exercé.

C'est ainsi que l'architecte chrétien a rempli le programme qu'il s'était proposé ; qu'il a renfermé dans son œuvre le mystère et l'immensité. Toutefois, nonobstant les puissants et merveilleux effets qu'il a dû produire, le style

gothique n'eut pas mérité le nom d'art spécial, s'il n'avait su coordonner ses formes pittoresques aux nécessités atmosphériques et géologiques. Il ne devait pas suffire aux architectes de rêver des formes, il fallait qu'elles convinssent matériellement au climat, qu'elles pussent s'exécuter avec les matériaux que le sol mettait à leur disposition ; car le soleil conservateur, les beaux marbres et les grands monolithes de la Grèce et de l'Italie leur étaient déniés.

Le pignon aigu, la flèche élancée, qui est son expression d'éveloppée et complète, le comble aux versants rapides, étaient les rudiments les mieux appropriés à ces latitudes, où un ciel inclément laisse échapper à peu près constamment des déluges d'eau et de neige. Sous ces combles élevés, dont les grandes et nombreuses forêts des Gaules et de la Germanie rendaient la construction si facile, dans des pignons aigus, l'ogive s'inscrivait d'elle-même, qu'il s'agit d'une fenêtre, d'une porte ou d'une voûte.

Le peu de poussée qu'exerce l'arc ogive en comparaison de celle de l'arc plein-cintre, le rendait infiniment préférable pour de vastes édifices, où les points d'appui, construits en petits matériaux ayant conséquemment peu de liaison, à la fois surélevés et amoindris autant qu'il était possible, n'étaient pas maintenus et rendus solidaires par des architraves. Cet isolement commanda l'emploi des nervures diagonales aux arcs parallèles, et une nécessité de construction devint un nouveau signe de l'imitation *silvestre*, en même temps qu'elle permit de substituer aux voussures d'appareil, des voussures faites de matériaux sans valeur, économie précieuse et indispensable pour certaines contrées.

Toutes les conditions qui rendent une architecture harmonique à un climat, à une action, se rencontraient donc pour l'architecture gothique, essentiellement sous les zones septentrionales. C'est donc là seulement qu'il faut rechercher son origine et non autre part, où son invasion eût été un effet sans cause. On n'a pas imaginé que l'architecture égyptienne pût être née autre part qu'en Egypte, l'architecture grecque autre part que dans la Grèce, l'architecture chinoise au-dehors du Céleste empire.

Ceux qui ont donné le nom d'architecture sarrazine à l'architecture gothique, faisant ainsi de pétition principe, à une époque où l'art antique était seul étudié, où l'histoire du moyen-âge n'était qu'un ennuyeux roman qu'on n'avait pas encore imaginé de rectifier par la classification des monuments, ne s'apercevaient pas qu'ils prenaient le rameau pour le tronc. Ils ne concevaient pas que, bien loin que nos croisés eussent rapporté l'architecture ogivale des lieux saints, ils doivent au contraire l'y avoir introduite comme un trophée de leur passage ; qu'enfin l'Alhambrah cet admirable chef-d'œuvre de l'art oriental, ne date que du milieu environ du treizième siècle.

Avoir démontré sous quelles influences morales s'est constituée l'architecture gothique, c'est avoir dit pourquoi *les temps modernes n'ont produit aucun style d'architecture nouveau*. La foi seule éveille le génie. Quand le sensualisme ou le matérialisme qui ramène tout à l'échelle de l'homme, remplace le spiritualisme qui s'élance dans l'immensité divine, comme il arriva au seizième siècle, alors, au lieu du génie qui domine et qui crée, il ne reste plus que le talent, son pâle copiste, qui imite et obéit.

Dès que l'influence chrétienne cessa d'agir souverainement sur les beaux arts, ceux-ci devaient fatalement redevenir païens. "Qui n'est pas avec moi est contre moi," a dit la sagesse éternelle.

La fantaisie, désormais substituée à la croyance, se mit à nous faire des temples de Jupiter au lieu d'églises du Christ. L'ogive si éminemment chrétienne, ainsi que nous l'avons vu, fut bannie avec les vieilles légendes. Les chroniqueurs nationaux furent réduits au silence par les nouveaux historiens des Grecs et des Romains, dont les statues étonnées ornèrent nos monuments et nos places publiques, dont les allégories profanes envahirent jusqu'au sanctuaire. Nous laissâmes tomber dans l'oubli jusqu'à la mémoire de nos plus chères cités, dont l'emplacement de quelques unes est ignoré même de nos antiquaires les plus érudits, tandis que nous recherchions avec une ardeur presque religieuse les traces d'une voie, d'un camp ou d'un gibet romain. Comme Christophe Colomb nous nous complûmes à faire montre de nos vieilles chaînes, mais par un tout autre motif. C'était pour nous une sorte de gloire de prouver notre ancien esclavage, de détruire tout ce qui eut célébré notre nationalité reconquise.

Le nom de César, l'exterminateur des Gaules, ne fut plus prononcé qu'avec enthousiasme par toutes les bouches, et le nom de ces vaillants chefs gaulois qui combattaient avec tant d'audace et de courage pour la liberté que Rome ne parvint à accabler, qu'elle ne put jamais soumettre, est à peine connu dans le pays qu'ils défendirent. *Le vie victis !* de leur aïeul s'est tourné contre eux.

A partir du seizième siècle donc, époque à jamais si remarquable, la Minerve antique revint s'asseoir triomphante sur les débris de l'hôtel de la Minerve gothique, la seule qui mérite le titre glorieux de chrétienne, parce qu'elle seule a eu des inspirations à elle et n'a rien voulu emprunter à l'art païen. Cette nouvelle victoire du Midi sur le Nord n'a point coûté de sang, il est vrai ; elle n'a pas incendié des villes, dispersé des populations décimées ; mais elle ne fut pas moins désastreuse qu'une invasion à main armée pour nos vieux et magnifiques monuments nationaux, pour l'art qui les avait élevés. Elle a anéanti ainsi un nombre considérable des plus belles pages de notre histoire. Du rang glorieux de créateur, le Nord est redescendu à l'humble rôle d'imitateur de beautés étrangères qu'il ne comprend même pas. Si l'architecture grecque ou romaine de la Renaissance, celles de Louis XIV, de Louis XV et de l'Empire se prétendent filles de l'architecture antique, celle-ci peut bien reprocher à ces filles supposées d'avoir dégénéré au point de faire douter de leur légitimité, nonobstant leurs efforts pour essayer les allures et bégayer le langage de leur mère putative.

Est-il difficile, en présence de ces faits, de comprendre comment le délaissement de l'art chrétien et l'étude exclusive de l'art païen répandent sur les monuments que nous élevons dans un style qui n'est en accord ni avec notre climat, ni avec notre organisation, ni avec nos croyances, tout affaiblies qu'elles sont, cette sécheresse et ce manque d'intérêt qui ne pouvaient manquer d'attirer l'attention générale.

La géométrie ne tient pas lieu de la foi, et les inspirations de l'âme ne sont pas supplées par les traditions de la mémoire.

Pouvons-nous espérer maintenant que, si le sentiment chrétien venait à reprendre quelque peu de son ancienne énergie, il en résulterait probablement la régénération de l'architecture gothique ?

Leon Faval